Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 16

Artikel: Toujours les coquilles
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-202216

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

vrâi, lè dzenelhie fant pas oncora prâo d'âo : lâi a rein que mâ et avrî que l'aulant, câ, pllie tard, l'herba, la fènasse, lo berboutset, la saletta, lo triolet, tot cein l'è trâo grand, et on lâi trouperâi dessu ein rebatteint lè z'âo. Va dan bin dinse. Po lo dzo que n'è pas adî lo mimo, ie paraît, à cein que crâi, que lè marchand d'ermana l'ant cein fé. Pâotître bin que l'è veré câ, bin soveint, sein cllî bourtiâ de Pâquie que tsandze, on ermana porrâi bo et bin vo dourâ on par d'an. L'è onna guieuserî que lo Conset d'Etat dèvetrâi fére botsî !

Dan, l'è dèman, et sè vo z'allâ pè le boutequ vouâ, n'âobliiâde pas de preindre dau venaigro et de l'oulio po la venaigretta.

Marc a Louis.

Bon augure. — Il a tonné déjà deux fois ce mois-ci ; c'est de bon augure si l'on en croit le dicton patois : « Quand tauné au mâ d'avri, pètits et grands dussan sè redzoï ».

Un crâne jardinier.

Le peintre Meissonnier recevait, dans sa villa de Poissy, toutes les célébrités du monde artistique et littéraire.

Il avait à son service un jardinier, véritable puits de science et doué d'une mémoire prodigieuse. Il connaissait toutes les plantes, toutes les graines, quelle que soit leur provenance. Impossible de le mettre en défaut.

Emile Augier admirait ce jardinier.

— C'est un homme extraordinaire, disait-il à Meissonnier.

— En effet, il a de l'œil et de la mémoire, mais, vous verrez, un de ces jours je le mettrai en défaut.

Un soir, après dîner, Meissonnier dit à Augier : « J'ai mon affaire, vous allez voir ».

Il fit appeler son jardinier, puis, dépliant un papier, il lui demanda :

— Connaissez-vous ces graines ?

Le jardinier, après un moment d'examen :

— Oui, ce sont des graines de *pulpus fluximas,* plante rare des tropiques.

Un sourire triomphant illumina le visage de Meissonnier, qui demanda encore :

— Combien de temps faut-il pour faire sortir les plants de terre ?

— Environ quinze jours.

— C'est bien.

Le jardinier sortit.

— Quinze jours, vous entendez, dit le peintre à Emille Augier, ne manquez pas de venir.

Augier fut exact au rendez-vous

On en était au café, lorsque le jardinier se fit annoncer.

— Monsieur Meissonnier, dit-il, les plants sont sortis de terre ; vous plairait-il de les venir voir.

— Ah ! pour le coup, c'est trop fort, s'écrie le peintre.

Tout le monde descendit au jardin.

Le jardinier souleva une grosse cloche de verre. Sur la couche de terreau, soigneusement aplatie, émergeait une triple rangée de museaux de harengs saurs.

Il y eut un instant de silence, puis tout à coup les assistants partirent d'un éclat de rire.

Seul, Meissonnier ne riait pas. Les graines qu'il avait soumises à l'examen de son savant jardinier, dans l'espoir de le mettre en défaut, n'étaient que des œufs de harengs séchés.

Le jardinier fut le plus malin, mais il le paya cher ; le lendemain, Meissonnier le congédia.

S. G. D. G.

L'expression populaire « tuer le ver », en usage aussi chez nous, est une importation française. Son origine est très discutée ; les versions abondent. En voici une qui en vaut bien d'autres.

Un ouvrage datant du règne de François Ier, nous apprend que Mme de Vernade mourut subitement un beau matin, sans aucune cause apparente.

Epouse d'un maître des requêtes, cette noble dame était fille du général Briconnet, qui mourut cardinal-évêque de Saint-Malo, et sœur d'un évêque de Meaux. Sa mort ne pouvait passer inaperçue.

On fit donc l'autopsie, et l'on trouva sur le cœur un ver vivant qui avait percé ce viscère. Pour faire périr ce mystérieux animal, on employa la drogue la plus énergique de l'époque. C'était un antidote dans la composition duquel entrait une foule d'ingrédients : opium, raifort, agarie, asphodèle, cervelles de lièvre, vipères *stincs*, etc.

Il parait pourtant que ce remède ne fit pas d'effet. Au contraire, le ver semblait y trouver un plaisir infini.

Aussi les docteurs le considéraient-ils déjà comme un animal diabolique, quand l'un d'eux laissa tomber sur lui, par hasard, la rôtie au vin qu'il était en train de manger pour se remettre le cœur. Jugez de leur surprise : la bête mourut *incontinent.*

Il était donc démontré que le pain trempé de vin tue le ver cardiaire. Aussi l'auteur que nous citons recommande-t-il aux personnes prudentes d'en faire usage tous les matins pour se débarrasser du ver. Voilà pourquoi, depuis cette époque, tant de gens ont l'habitude de casser la croûte et de boire la goutte le matin, avant de commencer leur travail.

Il est certain que si ces buveurs matineux ne tuent pas le ver, ils tuent tout de même, à la longue, quelque chose, qui n'est ni plus ni moins qu'eux-mêmes.

Toujours les coquilles. — « Votre article de samedi dernier « Coquilles », nous écrit un abonné, m'engage à vous envoyer celles-ci que j'avais relevées jadis : »

On lisait cette annonce dans le *Journal de Genève* : « Perdu une petite chienne toute noire avec tache blanche au portail . »

Une autre coquille superbe donna lieu à un incident vraiment désopilant :

Le célèbre géographe Malt-Brun, parlant d'une haute montagne, plaçait son altitude à 36,000 pieds au-dessus du niveau de la mer On composa 360,000 pieds, Malt-Brun effaça un zéro. En seconde, l'épreuve revint avec deux zéros, ce qui faisait 3,600,000 pieds. Malt-Brun, qui n'était pas commode, traça en marge : « 36,000 pieds, 36 millions de bêtes !!! » Et le livre parut avec cette mention : « *Le plateau supérieur est situé* à 36 millions de bêtes au-dessus du niveau de la mer. »

La longévité dans les deux sexes.

Selon les observations d'un médecin américain, la mortalité serait plus élevée dans le sexe fort, de la naissance à l'âge adulte, et même jusqu'après la soixante-dixième année. A partir de là, le nombre des décès féminins est de beaucoup plus considérable. La mortalité générale est, en résumé, plus élevée chez les hommes que chez les femmes. Ces dernières atteindraient aussi plus facilement les extrêmes limites exceptionnelles de la longévité. Sur 111 personnes décédées à New-York à l'âge de quatre-vingt-dix ans, on enregistrait 77 femmes et 34 hommes ; sur 1191 octogénaires londoniens, on comptait 646 femmes et 545 hommes ; après cent ans, la proportion serait de cinq fois supérieure en faveur de la femme. Cet avantage que le sexe dit faible a sur l'autre trouve son origine naturelle dans une multiplicité de causes qui influent considérablement en faveur de la femme. Elle a moins de fatigues à supporter ; elle est exposée à moins de dangers qui guettent l'homme chaque jour dans son existence ; elle est moins sujette aux accidents inhérents à ses durs métiers.

Un autre docteur établit que les hommes de science, et notamment les astronomes, auraient une longévité toute particulière. La moyenne de la vie humaine est d'environ 33 ans : d'après les calculs faits sur plus de 7000 cas, elle serait de 64 ans chez les astronomes, de 59 chez les artistes, de 65 chez les littérateurs et de 74 chez les savants. Pour les seuls astronomes, 1000 recherches auraient donné 596 ayant vécu plus de 70 ans, 206 de 70 à 79 ans, 126 de 80 à 89 ans, 15 jusqu'à 99 ans et 3 plus de 100 ans : la moyenne serait de beaucoup supérieure à la normale.

Il n'est pas difficile d'assigner de bonnes raisons à cette longévité des hommes de science. Leur existence est généralement calme, tranquille, aisée : les controverses scientifiques ne leur échauffent que rarement le sang, et ils contractent une véritable tendance à la contemplation. Le meilleur moyen de vivre longtemps serait donc de s'adonner exclusivement à la science.

Entre amis. — A la veille d'un long voyage, M. B..., veuf depuis peu, écrit à un de ses amis, pour lui demander si, en son absence, il serait assez bon de se charger de ses deux enfants.

— Quel âge ont-ils ? demande l'ami.

— Dix-huit ans à eux deux, répond M. B.

— Envoie-les ; je les attends.

Les deux enfants arrivent. Ils avaient bien 18 ans à eux deux ; mais l'un avait 17 ans et demi, l'autre était un bébé de six mois, accompagné de sa nourrice.

Pour les yeux.

Il arrive souvent qu'on ait les yeux rougis et fatigués par diverses causes, dont la principale est la veille trop prolongée.

Voici un remède aussi simple qu'efficace. Il suffit de se laver les yeux, deux ou trois fois par jour, avec du thé tiède et non sucré. Ce collyre élémentaire dissipe la douleur, dégonfle les paupières et redonne à l'œil sa fraîcheur et son éclat ordinaires.

Les trois coups. — On les attend d'un jour à l'autre, les trois coups traditionnels qui nous annonceront l'ouverture de la saison de printemps. Nous l'avons dit, samedi dernier, c'est l'*opérette* qui tiendra les planches, cette année. De la troupe et du répertoire, oncques ne sait rien encore, mais tout le monde sait que ce sera fort bien, puisque les mêmes personnes à qui nous devons déjà tant de brillantes représentations d'opéra ont bien voulu, à leurs risques et périls, se charger de l'entreprise.

De tout. — Quel que soit votre désir, en fait de spectacle divertissant, vous le pouvez satisfaire au *Kursaal.* Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, à coup sûr. Ainsi, cette semaine, nous eûmes de l'opéra-comique et même de l'opéra : un acte de *La Favorite.* A côté de cela, le menu habituel, dont les fidèles ne se rassasient point, tant la direction en sait bien varier les combinaisons. Nel.

Primes du « Conteur vaudois. »

Ensuite d'arrangements, nous offrons, à nos lecteurs, les ouvrages suivants :

L. Favrat. Mélanges vaudois .	fr. 1.50	au lieu de fr.	3.50
Causeries du Conteur vaudois (1re série, 2me édit., illustrée).	» 1.20	»	» 2.—
L. Monnet. Au bon vieux temps des diligences	» 1.20	»	» 2.20
C.-C. Dénéréaz. La vilhe melice dâo canton de Vaud . . .			

Port en sus.

La rédaction : J. Monnet et V. Favrat.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.